

fy that, for example, M. Garland does not represent the United States on the International Olympic Committee but rather that M. Garland, a citizen of the United States, acts as the representative of the International Olympic Committee in the

United States. There's quite a distinction there. For example, if it is obviously for the good of the Olympic Games to hold them in London, Mr. Garland doesn't feel that he must vote to hold them in the United States.

LE POINT DE VUE DE SQUIBBS

LA BOXE, SPORT DANGEREUX?

Avec l'aimable autorisation de l'auteur, nous publions ci-dessous un article qu'il vient de faire paraître dans la Gazette de Lausanne. Me Marcel Suès, car c'est de lui qu'il s'agit, est le distingué chef du service sportif de la Radio suisse romande. Il est aussi le reporter de langue française de ce poste. Très connu et surtout très apprécié par ses vivants reportages et son autorité en matière sportive, nous le remercions de sa précieuse collaboration. (Réd.)

Il convient tout d'abord de faire une discrimination initiale. La boxe comme partie du « self-defense », comme école de courage, comme formation physique des jeunes, est une bonne chose. Tout adolescent, sous la direction d'un moniteur expérimenté, devrait en faire. Tout comme l'escrime, elle apprend l'art de la parade, de la réplique immédiate et fulgurante ; elle implique l'anticipation et le coup d'œil ; elle exige du souffle, un entraînement méthodique et complet qui fait travailler toutes les parties du corps. Plus que le jeu des fleurets et des épées, elle est une école de résistance et nous-oblige à souffrir, sans succomber au découragement. Il n'est pas de meilleur moyen pour apprendre à récupérer à espérer envers et contre tout. Tout sportif accompli fera donc de la boxe en salle, sous l'œil attentif d'un professeur compétent qui saura doser les leçons et ne mettre en présence que des élèves de forces sensiblement égales mais diversement doués, qui auront beaucoup gagné par cette confrontation.

En revanche, on peut se demander si la boxe, sport de combat, spectacle-faisant appel aux plus bas instincts des foules, a sa raison d'être au siècle de la pénicilline et de la streptomycine. Il y a quelques jours, le bon poids welter italien Verdinelli, martelé et démolé par un champion que lui avaient opposé des organisateurs portugais, perdait connaissance en descendant du ring et mourait, trois jours plus tard, sans être revenu à lui. Le même soir, à Chicago, un autre « fighter » décédait d'une hémorragie cérébrale, cinq heures après avoir été mis knock-out.

En Suisse, au cours de ces dernières saisons, nous avons enregistré deux cas mortels du même genre, sans que l'on puisse reprocher au vainqueur une brutalité particulière. Par ailleurs, quand on voit déambuler notre compatriote, l'ex-champion d'Europe Alb. Badoux, totalement hébété, plus qu'à moitié paralysé, on doit admettre que la boxe professionnelle, précisément quand les protagonistes sont honnêtes et consciencieux, est un sport dangereux. Elle peut tuer sur le coup ; elle peut tuer à plus ou moins brève échéance, après une lamentable et progressive déchéance.

Au cours des ans, avec un raffinement cruel qui n'est pas sans rappeler celui des combats de coqs, on a diminué le poids des gants et doté cette discipline d'une théorie savante, d'autant plus terrible. Du temps des Jim

Corbett et autres précurseurs, les combats n'étaient qu'une formidable bagarre. Les mains étant enveloppées de gros gants qui faisaient l'office de matraque, mais qui ne frappaient jamais « sec », n'ébranlant aucun des centres nerveux. Aujourd'hui, le pugilisme, devenu art raffiné de « descendre » son adversaire, vise principalement les centres nerveux et cherche le K. O. sui, en abrégé les souffrances, rend les coups infiniment plus dangereux.

Puis, que dire des passions, des appétits que suscitent de telles batailles ? Il n'est que de suivre les réactions des foules pour constater qu'un tel spectacle est contraire à la dignité humaine et que pour une personne qui en goûte et en comprend la réelle signification pugiliste, il en est mille qui ne guettent que le « coup fatal », le sang et précisément l'évanouissement d'un des combattants ! Ecoutez dans quel état de surexcitation peuvent tomber les assistants d'un combat acharné ! Vous entendrez les gens les mieux élevés employer le vocabulaire le plus vil, se servir d'expressions qui ont l'air de jaillir de leur subconscient et qu'ils désapprouveraient en toute autre occasion. Que dire alors des autres, les moins bien élevés ?

D'ailleurs, cette déformation de sacrifier l'escrime du poing (en soi un bel exercice physique) au besoin d'abattre l'adversaire fut si visible à Londres, au tournoi des Jeux olympiques, que d'innombrables journaux spécialisés et presque toute la presse quotidienne anglaise, élevèrent de violentes protestations contre cette conception erronée d'une discipline qui n'était plus un sport mais une boucherie. Cet acharnement eut-des répercussions jusque sur les juges, qui furent disqualifiés les uns après les autres par le Jury d'appel, organe suprême de la compétition. Les Anglais estiment — combien justement — que le Y noble art » ne doit pas se transformer en massacre, faute de quoi il doit être supprimé. Il ont mille fois raison, car rien ne révèle mieux la caractéristique de l'époque décadente qui est la nôtre que ces meetings au cours desquels deux hommes ruisselants et ensanglantés cherchent à se « descendre » au milieu d'une foule hurlante, extatique et hypnotisée. De semblables exhibitions n'ont plus rien à voir avec le sport — le développement harmonieux du corps — et surtout quand mort ou abrutissement s'ensuit !